

Dans un café

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **66 (1927)**

Heft 12

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-220945>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :

Imprimerie PACHE-VARDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

L'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—

six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



POUR SE MARIER !

CE n'est pas tant facile que ça, que de se marier ; d'abord, il faut être deux, et, encore, il ne faut pas être ni deux hommes, ni deux femmes : c'est ça qui complique l'affaire ! Une autre grave question, c'est que ce sont toujours ces pauvres diables d'hommes qui doivent prendre les devants et se risquer sur le terrain périlleux de la recherche d'une âme sœur ; il arrive pourtant, mais à de très rares exceptions, que des représentantes du sexe dit charmant, partent délibérément à la recherche d'un cœur frère !

Or, qu'advient-il de ces courageux, je dirai même de ces héros qui se risquent à affronter le refus, la moquerie, quand ce n'est pas, tout simplement, le charriage des belles qu'ils croient susceptibles de répondre aux exigences du parfait bonheur ? Souvent, c'est un refus, dédaigneux et froid, qui, sans attendre la fin d'une demande pleine de sentiment et étudiée depuis longtemps, vient faire l'effet d'une douche sur un lumignon ! D'autres fois, soit par malice, soit par méchanceté, on laisse aller le pauvre diable de sa petite tirade dans laquelle il s'empêtre, se répète et souvent baffouille ; puis, un sourire narquois ou un éclat de rire, vous démontre que l'on s'est bien divertie à vos dépens, que l'on s'amuse plus encore qu'au cirque ou au cinéma ! Il arrive aussi que, pour prolonger une petite comédie qui ne manque pas de charme, pour certaines partenaires, on fait croire à un partage de vues et d'idées, on mène le trop confiant et heureux amoureux par le bout du nez, et, lorsqu'on s'est suffisamment payé sa tête, on lui avoue avec un imperturbable sang-froid, qu'il n'est pas l'homme de la situation ! Ces choses-là se voient tous les jours, depuis que le monde est monde, et, il y en a toujours qui se laissent prendre et qui, comme disait l'autre, repiquent deux ou trois fois au truc !

J'aime mieux la franchise à la Jenny au syndic : lorsque le grand Charles, le dragon, lui dit qu'il l'aimait, elle lui répondit tout simplement : « M'embête pas avec ton amour ! » Point rebuté, le grand Charles s'adressa à la Cécile à l'assesseur en lui disant : « Je t'aime bien, Cécile, veux-tu être ma femme ? » « Ma foi non », lui fut-il répondu ! A une troisième demande, le grand Charles reçut comme réponse : « On verra voir ! » Il attend encore, et, je crois que l'envie du mariage lui a passé !

Ce qui arrive aussi souvent, c'est d'être aimé par des femmes que l'on n'aime pas et d'en aimer qui, elles, ne vous aiment pas ; ça, c'est rudement embêtant !

Quand je vous disais que ce n'est pas tant facile que ça de se marier ! Je voudrais bien vous dire le truc, infailliable pour la réussite des mariages, mais je ne le peux pas, car mon cas est exceptionnel ! Moi, c'est la faute aux fêtes d'inauguration du Simplon, si je me suis marié ; je ne peux donc pas vous donner la recette, car, on n'inaugure pas le Simplon tous les jours !

10 mars 1927.

Pierre Ozaire.

Dans un café. — Un consommateur s'installe :

— Garçon, un ballon !

Le garçon, sortant sur le pas de la porte et levant la tête : — Où ça ?



LA JOGRAPHIE

LE tot parâi quemoûlo de pouâi cougnâitre la jographie. On pâo sè recordâ ti lè payi de sta terra, ti lè riô, tote lè montagne, lè mer et lè lé. Et pu, quand on a tot apprâi, on trouve que nontron mondo l'è bin petit, que lo sêlao et tote lè z'êtaile sant on rido bet pllie grante. Noutre montagne lè pllie hiaute, lo Mont Blianc, la Jonguefro, lo Cervin, lo Calvin, la montagne de midzo, elliaque dâo Tsati, sant pas mé que dâi derbounâre et lè z'autre dâi caille de vermè. Lè mer, lè lé, lè z'océan sant pas mé que dâi gollie, dâi on boquet pllie grante et dâi pllie petite, quemet onna pessotaire de cotèri âo de mousselson, dâi liaffe de rein. Et tot lo resto, l'è dâo mimo. L'homme n'è pas mé qu'onna caille de budzon.

Et tot parâi, pè lè z'êcoule, recordant té cliâio riô, cliâio gollie, cliâio derbounâre et lè faut savâi po la vesita, sein que on marque su noutron lâivro d'êcoula dâi quatre, âo bin dâi cinq. L'è iena de ellia vesita que vu vo dere.

Simèion à Gougneon ètâi de la coumechon dâi z'êcoule et dèvessâi fère la vesita avoué lè z'autro dzein suti de la coumouna, lo syndie, l'assesseu, lo pètabosson, lo menistre et lo vesitateu dâi moo. Simèion l'ètai po la jographie, po cein que l'ètai on tot crâno dein lo teimps. Mâ l'è z'affère l'avant tant tsandzi que cein lo bourlâve. Lè commi voyageo l'avant einveintâ l'Amérique, l'Afrique et tot lo diâblio et son train, et ma fâi cliâio payi lè cougnessâi pas. Quand pouâve lière lè nom su la carta, l'affère allâve quasu, mâ autramèint, ie laissive dèvesâ lè boutte et se pouâvant dèblliottâ cein quemet âo mécanique, l'ao z'inscrisâi ion. Justameint, ein avâi ion de cliâio petit craset que l'ètai pllièci pè la coumouna et que demorâve vè Simèion du lo dzor dèvant. Vègnâi de Losena et l'ètai tot novi perquè. Simèion se redzoïessâi de l'oûre dèvesâi po savâi se l'ètai on bourrisquo âo bin on bouibo de teppa. Eh bin ! t'einlèvâi pi po on mousse ! N'avâi pas sa leinga dein sa catsetta de gilet, t'âi dèblliottâ cein âo picolon. Faillâi l'oûre ! cougnessâi sa jographie mi qu'on jomètre. Et pu lè z'Allemagne quemet lo resto : la Moldavie, la Bulgarie, l'Hongrie, la Roumanie, la Dzongarie, la Mongolie, la Met-z'au-potta-mie, et tota la jographie. Simèion l'ètai tot benaise d'avâi po gaçon on bouibo dinse instruyi.

Et lo leindèman, Simèion lâi a de :

— T'i on crâno brelurin. T'ein sâ mé que lo régent ! Ora, n'è pas lo tot. Mè dzein plliant lè truffie derrâi la Coûta. La lotta dâo dèdjonna l'è presta. Tè faut vito allâ lo portâ.

— Iô ? que fâ lo mousse.

— Derrâi la Coûta.

— E-te bin llièin ?

— Ma, à onn' hâoretta d'ice.

— L'è que cougnâisso pas. Vu pas savâi lâi allâ. L'âi su jamé zu.

— Eh bin !! l'è onna tota sucraïe stasse ! Vaiteé on coo que cougnâi tota la terra, sein compta l'Arabie, la Pètrâie et la Dèpètrâie, et que n'è pas pi fotu d'allâ tot solet portâ lo dèdjonnâ derrâi la Coûta ! Marc à Louis.

DEUX ORIGINAUX

(Simples notes communiquées à une réunion d'amis.)

DEUX compatriotes dont la renommée ne dépassa guère les étroites limites de notre canton.

Le premier, c'est François Grise (ou Grize), qui fit parler de lui cependant, vers le milieu du siècle dernier. Qui était ce personnage, quand est-il né et quand est-il mort ? Telle est la question que posait, le 18 juillet 1925, notre brave *Conteur Vaudois*, dont les jours seraient comptés, dit-on, et que je recommande à votre bienveillante sympathie. La réponse, je l'ai trouvée, partiellement du moins, dans une Notice consacrée à Grise par Samuel Gander (de Vaugondry), parue dans le *Conteur* lui-même, qui, parfois, oublie ce qu'il a publié, tant est riche sa documentation. Toutefois, plusieurs détails de la vie du papa Grise — c'est ainsi qu'on appelait familièrement François Grise — étaient restés dans l'ombre. Ils m'ont été fournis très aimablement par le fils de l'auteur de la dite Notice, M. Gander, voyer à Grandson, qui voulut bien faire à mon intention quelques recherches à ce sujet.

David-François Grise, bourgeois de Villars-Burquin, où il passa la plus grande partie de son existence mouvementée, naquit pendant la période troublée de l'Helvétie, le 11 janvier 1799. Il était fils de Samuel Grise et de Marie, née Chabloz, appartenant tous deux à de vieilles souches vaudoises.

Il avait épousé en premières noces Marguerite Thévenaz, de Bullet. Leur bonheur à deux fut de courte durée, car Marguerite, de douze ans plus âgée que son mari, le laissa veuf en 1822. Trois ans plus tard, en un jour de décembre 1825, il prit pour seconde femme Marie-Nanette-Louise Bornand, de Ste-Croix. D'une intelligence vive, François Grise ne possédait qu'une instruction rudimentaire, telle qu'on la pouvait acquérir au début du XIX^e siècle dans une école de village. Pendant la première moitié de sa vie, Grise fut agriculteur dans sa commune d'origine, où il possédait un petit domaine et où il éleva deux enfants : François, qui végéta comme domestique de campagne et Samuel, qui devint horloger et chauffeur du battoir à blé de Villars-Burquin. Le père Grise avait encore un domaine aux Bruyères, en-dessus de Bonvillars et s'occupa d'un commerce de cochons (à respect), puis d'un commerce de bois et de charriage. Mais le papa Grise avait aussi des goûts artistiques peu communs chez un paysan. Il jouait du violon et faisait danser la jeunesse au son de son instrument, d'une grosse caisse et de la clarinette de Samuel Giroud, de Grandevent. A ce métier-là, on ne s'enrichit guère. De fête en fête, François Grise devenait plus pauvre et bientôt, ce fut la décon-

¹ Numéros des 6 et 13 mai 1911. Voir aussi numéro du 25 juillet 1925.